

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Tel père, telle fille

Una — la trinité paternelle

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1981). Compte rendu de [Tel père, telle fille : una — la trinité paternelle].
Lettres québécoises, (22), 20–21.

Le Roman I (suite)

Tel père, telle fille

Una : la trinité paternelle¹

Una est une bien étrange petite fille. Comme l'indique son nom, issu de l'adjectif latin, elle est la *seule*, l'*une* entre tous (ou par excellence), l'unique enfant de l'univers des *Voyageries*. Sortie tout armée de sous le grand tablier de cuir de Job J, « un vieux harpon rouillé dans une main et une petite baleine de caoutchouc dans l'autre » (105) — du moins, c'est ce qu'elle raconte —, elle tuera sa mère à quelques reprises, sera engrossée par le « Bonhomme de Sept-Heures » et avalée par la grande baleine ; elle vieillira tout d'un coup et finira par donner « naissance à une petite truie noire qui a la tête de Job J » (234).

UNA : UN MOT DE TROIS LETTRES

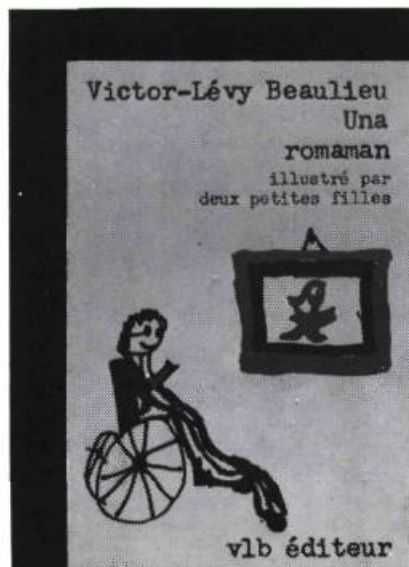
Pour apprécier à sa juste valeur le dernier livre des *Voyageries*, le lecteur doit absolument prendre Una au mot et la croire sur parole. Car la petite fille de Job J et de France est contenue tout entière dans ses drôles de mots d'enfant. Certes, à l'instar de Job J, Una est capable de « lire dans l'espace qu'il y a entre les mots ». Elle peut même aller et venir de l'un à l'autre. Littéralement. Il le faut, car cet espace est aussi le seul qui soit octroyé à sa pauvre petite vie : comme Job J, Una n'est rien de plus qu'un mot, échappé du crayon feutre d'Abel, un mot vivant certes, mais fragile, mais changeant, toujours guetté par les pièges de ses propres ombres sur la page blanche.

... Una et lui se sont mis à voyager à travers les mots, pareils à des

« Una, elle est pareille à du rêve quand ça s'éveille de partout dans le dedans de soi pour faire venir tous les désirs et toutes les folies. » (P. 26.)

papillons tout blancs, loin de la Mattawinie, là où les verbes vous demandent jamais d'être une bonne petite fille exemplaire à romancier avec des carrés de sucre. (69.)

À force de rouler de par l'univers de l'oeuvre, cependant, les mots ont perdu, depuis belle lurette, leur innocence. S'abandonner à eux, quand on a sept ans et qu'on habite sous le même toit qu'un Abel Beauchemin, c'est se livrer, pieds et poings liés, à des puissances maléfiques. Il faudrait être bien naïf pour s'imaginer que l'univers des *Voyageries* puisse convenir aux ébats d'une petite fille quotidienne. Pas plus que les autres personnages d'Abel, Una ne saurait être autonome et libre. Comme eux tous, elle n'est qu'une forme, à peine gracieuse, à peine séduisante, de cette « chenille cotonneuse dans son l'envers affreux » qu'est l'i-



maginaire d'un romancier en démanche. Elle a beau protester de son indépendance, jouer le jeu de la révolte absolue, du « refus global », elle ne peut rien contre le despotisme de ce géniteur trine (Beaulieu-Beauchemin-Jobin) qui crée et gouverne son univers. C'est lui, le tout-puissant qui sait tout, qui est partout, qui investit de ses propres désirs et de ses propres obsessions le cerveau, le coeur et le corps d'une pauvre petite fille nue « sous sa jupette ». Non, celui-là n'est pas un « romancier avec des carrés de sucre », qui demanderait à ses personnages de faire la belle. Père jaloux, il veille sur eux beaucoup plus efficacement, grâce à ses pouvoirs de sorcier. Il est et doit demeurer l'unique géniteur, dût-il, pour cela, prendre les traits mêmes de l'ennemi. Pauvre innocente Una qui se laisse dodicher et endormir par Job J, elle ne sait pas encore que la nuit tous les chats sont gris et qu'elle a bien raison de craindre le « Bonhomme de Sept-Heures ».

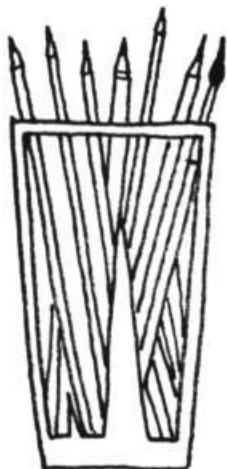
UNA : L'UNIQUE REFLET

Pouvoir despotique du désir. Pouvoir magique de l'écriture. C'est toujours le romancier qui remplit sa feuille blanche de mots « pareils à des queues de veau qui vont en tous sens pour faire peur aux grandes mouches noires » (41). Quand Una écrit sous la dictée du romancier invisible, c'est lui encore qui lui met les mots en bouche et lui prête, avec ses milliers de crayons de couleurs, le jeu de ses fétiches. Il ne faut donc pas s'étonner si les grandes mouches noires que sont les critiques et les lecteurs éventuels volent au-dessus du texte sans s'y poser vraiment. Le miel, les carrés de sucre... Allons donc ! En Mattawinie, même les pommes sont « poisonneuses ».

« Tous coupables. Tous coupables. Tous coupables. » C'est Charles Beauchemin, le père du romancier Abel, retombé en enfance, qui exprime le mieux le fatalisme qui pèse sur « l'Habitanaserie » humaine. Ce *mea culpa* scande, à la façon des trois coups du destin, le romaman de l'enfant Una, qui tourne sur elle-même et cherche à tâtons, dans les signes qu'elle trace, un autre visage, une autre main. Mais il n'y a que « des fantômes entre les mots » : les ombres blanches des papil-

lons blancs. Una est seule. Quand le romancier quitte la chambre mauve, Una, le plus fragile de ses avatars, « blémisante de peur, et blémisante de rêves », disparaît dans le ventre blanc de l'écriture. Il ne reste, sur les pages noircies, comme signes de son passage, que des mots à travers lesquels le lecteur risque de s'égarer s'il ne s'abandonne pas à son tour à la magie d'une écriture aussi démesurée et disproportionnée que les mouvements d'une baleine dans une rivière, aussi fragile que le vol blanc des papillons, aussi menaçante que les crapottes dans les mains désespérées d'une petite fille. France s'est enfuie, Job J est en prison, Abel est partie avec la sauvage Samm et les deux grands-pères. Il ne reste à l'enfant Una que les petits « patatams » des mots. Elle les serre sur son cœur et, à l'instar d'Abel, leur abandonne tout : sa vie, ses rêves, ses amours, ses haines encore naissantes, ses désirs, sa peur. Les mots ont l'air de jouer sur la page. Signes noirs, reflets brouillés. Quand ils s'immobilisent, la page renvoie, comme un miroir, à travers le nom de UNA, l'image à trois figures du père-romancier. □

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Una*, romaman, Montréal, VLB éditeur, 1980, 237 p. (La première partie de cet article a paru dans le numéro 21, printemps 1981, de *Lettres québécoises*, aux pages 18-19.)



NOUVEAUTÉS AUX ÉCRITS DES FORGES

FEUILLETS EMBRYONNAIRES, par Jocelyne Felx

« Jocelyne Felx écrit avec passion, une passion hachurée, constante. Elle est d'ores et déjà l'un de nos meilleurs écrivains ».

Michel Beaulieu / *Le livre d'ici*

ICI LA PAROLE JUSQU'À MES YEUX, par Pierre DesRuisseaux

« Cette poésie, économe, donne son chant aux mirages, et sa musique à la réalité, celle qui durera . . . »

Jean Royer / *Le Devoir*

TÊTE DE LECTURE, par Bernard Pozier

« . . . de nouvelles têtes de lecture, de nouvelles pistes, de nouveaux sillons pour la lecture, l'audition, la compréhension de textes nouveaux ».

Richard Giguère / *Lettres québécoises*

NOUVEAUTÉS À L'APLM

No 12 — **INSOMNIES POLAROÏDS**, par Mario Campo

No 13 — **PULSATIONS** : Josée Yvon, Denis Vanier, Alphonse Piché, Gatien Lapointe, Lucien Francoeur, Gaétan Brulotte, Joseph Bonenfant, Yves Boisvert, Claude Beausoleil, Donald Alarie, etc.

No 14 — **PORTRAIT D'INTÉRIEUR**, par Jean-Paul Daoust

**ATELIER DE PRODUCTION LITTÉRAIRE
DE LA MAURICIE
3095, de Francheville,
Trois-Rivières G8Z 1Z4**